

« Je voudrais m'éveiller du rêve de l'Histoire »

N'étant pas poète, je ne décrirai pas l'œuvre de Kristian Desailly. Il n'est d'accès à l'œuvre que par l'œuvre elle-même. Certes, une traduction ou une transposition sont en partie possibles dans l'univers des mots. Il me semble que Pierre Jourde est le premier à s'être avancé sur cette voie avec bonheur. Contournant la difficulté, je ne parlerai donc pas directement de la peinture de K. Je décrirai la situation qui est la nôtre aujourd'hui, rendant la rencontre avec cette œuvre nécessaire, bien qu'improbable. On croyait en effet après Hegel que l'art avait achevé sa course, a fortiori la peinture abstraite, sensée en être le crépuscule.

En philosophie ne règnent pas seulement des concepts mais aussi d'étranges notions, mi concepts, mi métaphores ou mythes. Il s'agit d'être un peu hybrides, comme ceux qui peuplent les tableaux de notre peintre. On a l'impression de saisir un contour, une limite, et voici que la figure éclate ou se disperse, et s'ouvre sur autre chose, qu'on n'avait pas vu ou qu'on croyait contraire. Il en est ainsi de l'étrange et sombre diagnostic hégélien de la mort de l'art : « L'Art reste pour nous, quant à sa suprême destination, une chose du passé. ».

Il est deux manières de tenter d'échapper au constat effectué par Hegel, comme il est deux manières de tenter d'échapper à toute mort. La première, la

plus commune, est l'oubli. Le refuge dans l'illusion de la vitalité éternelle de l'art. C'est l'attitude de la majeure partie de la critique. Il s'agit d'oublier la pertinence de l'analyse hégélienne ou de l'ignorer. De faire comme si le mort n'était pas mort mais vivant. De célébrer sans cesse l'art et les artistes. De répéter en boucle l'expression « spectacle vivant », alors qu'on est soi-même mort, ainsi que les œuvres qu'on commente. Plus subtilement, avec Derrida et ses épigones, on assignera ontologiquement l'art à son statut de spectre. L'art ne peut pas mourir parce qu'il n'a jamais été vivant. Il a toujours été la mise en forme de sa propre disparition et de son impossibilité. L'art peut donc indéfiniment se poursuivre et le commentaire des critiques avec lui. Comment, au contraire, être fidèle à ce qui meurt ? C'est la question que n'ont jamais cessé de poser un Jean Clair ou un Philippe Muray. La deuxième manière d'échapper au constat d'Hegel est de le radicaliser. Il faut alors endurer cette mort de l'art. La porter en soi au pris d'une mélancolie sans fin. Etre hanté par la lumière projetée sur toute chose par le souvenir de ce qui est mort. Lumière semblable à la lumière d'une étoile qui nous parvient, alors qu'elle est depuis longtemps éteinte. Il s'agit de rechercher le point où tout a basculé. De se reprocher de n'avoir pu l'anticiper ou de n'avoir su saisir un autre possible. De n'avoir pu retenir le cours des choses, comme on peut se reprocher de n'avoir pas été suffisamment présent à la mort de l'être cher, parce que tel mot ou tel geste auraient peut-être pu prolonger son existence. Le Critique se fait alors gardien de l'art du passé. Conservateur. Conservateur de l'art comme chose du passé. Ce qui fait apparaître à quel point l'art actuel est en comparaison chose morte.

Contemporains des gardiens de la disparition de l'art comme des garants autoproclamés de sa vitalité, il nous semble qu'une autre voie est possible. Une voie véritablement fidèle au diagnostic hégélien, parce qu'elle le conserve, tout en le surmontant. Comme il est sans doute possible d'être fidèle à la mort de

l'être cher, en faisant davantage que simplement lui survivre, mais en ne niant pas non plus le manque qu'il creuse.

Quelque chose continue après que l'art et l'histoire ont achevé leur course. C'est ce quelque chose que nous indiquent l'œuvre et la vie de Kristian Desailly. Qu'a fait Kristian Desailly pour apparaître ainsi, inentamé, solide comme un roc, après que les vagues rageuses de la critique et de la contre-critique se sont retirées ? Il a fait ce qu'il avait à faire. Il a peint. Il a hérité d'une tradition que d'aucuns appelleraient « abstraite ». Mais il faut se méfier de ces concepts qui découpent l'histoire de l'art en périodes, se contestant et se dépassant les uns les autres, et allant vers un achèvement. Ainsi, dans une perspective hégélienne, la peinture abstraite serait le signe de l'achèvement et de la mort de l'art. L'art, n'ayant plus rien à dire, ayant exprimé entièrement l'Idée, n'aurait d'autre choix que de se prendre lui-même comme sujet. Ayant rompu avec le monde commun, un monde déterminé par la science et la technique, et dont l'Idée serait représentée par elles, l'artiste exprimerait une subjectivité vide, séparée du monde concret, une originalité pure. Renversant la perspective hégélienne, un Michel Henry dira que « toute peinture est abstraite », y compris la peinture figurative, ce qui est une manière, assez réjouissante il faut l'avouer, de mettre un peu de désordre dans les théories critiques. De la même manière, Kristian Desailly, en passant de l'abstraction à la figuration et à l'illustration (et vice versa), prendra quelque liberté avec les courants et les périodes. Il est vrai que ceux-ci n'existent que dans la tête des théoriciens. Les périodes ne s'opposent pas. Elles ne peignent pas non plus, remarquez. Il n'y a que les peintres qui peignent et éventuellement font une œuvre. Comme celle de K.

Voici ce qu'indique l'œuvre de K. : quelque chose cherche une place dans un monde qui ne lui fait place que sur le mode périmé de « l'œuvre d'art ». Quelque chose de matinal et d'hésitant, qui ne s'expose pas seulement dans les

vernissages et les galeries. Quelque chose qui ne s'expose pas mais se pose, là, tout simplement, au bord du chemin. Au milieu des pierres sèches centenaires et des réserves de bois nouveaux amassées pour faire face à l'hiver. Il faut fuir les expositions et leurs files d'attentes interminables. Il faut plutôt aller sur les chemins. Plus haut même, là où l'air se raréfie et empêche tout bavardage. On cherche le meilleur passage sur l'éboulis. De temps à autre, une pierre fait un claquement sec et en entraîne plusieurs à sa suite. On est encore dans l'ombre de la paroi. Il fait frais, c'est encore le matin. Là-haut, le soleil jette ses premiers ors sur le granit. On est prêt pour une rencontre avec K. On ne le cherchera pas dans les vernissages, où il fait parfois semblant d'être. Lorsqu'on l'interroge, il prend la tangente par le rire ou un haussement d'épaules, ou encore par une parole dont l'hésitation dissuade d'aller plus loin. Perplexe, on retourne alors devant les toiles, sans le mode d'emploi attendu. Et c'est très bien ainsi.

« *What are you doing after the orgy ?* » demandait Baudrillard. Orgie d'art. Orgie de politique. Orgie de sexe. Orgie d'Histoire. Les hommes continuent de naître et de mourir, de créer des œuvres, de produire des connaissances, d'accumuler des richesses, de parcourir le monde. Mais ce faisant, ils ne manifestent pas de nouvelles possibilités humaines. Ils ne font que répéter ce qui a déjà été accompli par d'autres hommes avant eux. Ils sont les spectateurs de l'essence accomplie de l'homme. Les Touristes du monde. Fascinés par ce spectacle, un Baudrillard, un Muray, un Houellebecq aujourd'hui, n'ont pas su détourner le regard. Ou tout simplement demeurer indifférents.

Placez-vous face à une toile de Desailly et fréquentez l'homme. Vous comprendrez qu'il y a une autre possibilité. Laissez venir à vous l'apparente violence expressionniste des toiles. Gagnez l'œil du cyclone. Là, tout est paisible. Le calme et la sérénité d'une présence pleine vous gagnent. Une phrase de Joyce vous revient : « Je voudrais m'éveiller du rêve de l'Histoire ».

Une nouvelle et pourtant très ancienne figure du divin émerge. Regardez. Les dieux sont multiples. Vous l'avez toujours su. Lorsque vous couriez dans la montagne. Lorsque vous aimiez une femme. Lorsque vous buviez un verre de vin. Lorsque vous contempriez l'enfant qui joue. Et le chat, maintenant, qui traverse la maison. Regardez. Ce sont ces mêmes dieux que Desailly partage avec vous, et qu'il vous fait voir à travers ses toiles. Ce sont des dieux qui surgissent au cœur du quotidien. Et pourtant, pareils aux dieux d'Epicure, ils ne s'occupent pas des hommes.

Vincent Coussedièr*

Geishouse, 2012

*Professeur agrégé de philosophie.

Auteur d'*Éloge du populisme* paru chez Elya éditions en 2012.